La mort, si loin, si p

PARLER DE FIN EN DÉBUT D'ANNÉE, UNE DRÔLE D'IDÉE ? LA MORT, CE N'EST JAMAIS LE TEMPS D'EN PARLER. ET POURTANT…

La deuxième édition du Salon de la Mort aura lieu en avril au Carrousel du Louvre à Paris. Au-delà de la provocation du titre, voulue par les organisateurs, le thème interpelle tant il est tabou dans notre société contemporaine. *«Parler de la mort aide à vivre*, souligne Marie de Hennezel, psychologue et spécialiste de l'accompagnement de la fin de vie. *Notre rapport à la mort n'a jamais été aussi pauvre qu'aujourd'hui et plus on dénie la mort, plus grande est notre angoisse face à elle.»* En parler revient finalement à interroger notre rapport au temps, au vivant et à la finitude.

Déni sociétal

La mort est hyperprésente dans nos vies. Mais il s'agit de celle des «autres», toujours mise en scène de façon spectaculaire, cinématographique, télévisuelle et informative. La parole sur la mort intime, celle de nos proches ou la nôtre, future, est curieusement absente. *«À ne pas regarder la mort en face, nous sommes devenus une société qui ne veut pas voir la fin des choses, des ressources,* souligne la psychothérapeute Gislaine Duboc. *Tout est toujours nouveau chez nous, un produit en remplace très vite un autre avant même qu'il ne soit hors d'usage. Alors quand on nous dit que les ressources naturelles sont menacées, personne n'y croit. Les gens se disent "Mais c'est impossible! Je ne peux pas connaître la pénurie, le manque, la fin. Tout dégorge, tout dégouline ici!".»*

Un déni sociétal de notre finitude pointé par l'anthropologue Louis-Vincent Thomas quand il décrit une société *«thanatophobe et mortifère»*, angoissée vis-à-vis de la mort mais conduisant pourtant ses congénères droit vers elle avec des comportements pour le moins autodestructeurs. Fuir la mort l'éloigne-t-elle pour autant?

Mise à distance

«Le tabou de la mort fait une société où l'irréversible n'existe plus, et s'il n'existe plus, le vivant ne peut plus être protégé. Le monde est en danger», poursuit Gislaine Duboc qui compare le rapport à la mort d'un enfant de 10 ans élevé dans les années 50 et celui du même âge vivant à notre époque. Dans les années 50, les ruptures de temps étaient marquées ; entre le jour et la nuit, où tout cessait, entre la semaine et le dimanche, où l'on faisait une pause. Dans les villages, lorsque quelqu'un mourrait, le temps s'arrêtait, la mort s'affichait par des rites sociaux dans différents lieux. On ne doublait pas un corbillard sur une route. On sentait que quelque chose d'important se passait, un rappel finalement de ce qui allait arriver à tout le monde. Les veillées accompagnaient le défunt et la famille. On portait le deuil.

À présent, il n'existe pratiquement plus de signes extérieurs des funérailles, le temps ne s'arrête plus, le deuil n'existe plus. Le jeune d'aujourd'hui ne fait pas l'apprentissage du lien à la vie, à la mort comme celui des années 50 qui vivait le deuil à la maison. Il en connaît l'aspect technique, il apprend que tout va très vite, que c'est brutal, qu'il faut garder le contrôle, passer le plus vite possible à autre chose, ne pas en parler. Il a appris à la repousser, à l'oublier. Une mise à distance qui fait qu'une grande majorité des Français n'a jamais vu réellement un mort avant l'âge de 40 ans.

Révolution de la mort

La question de la mort et des funérailles commence donc à être posée par les Français, que les professionnels sentent perdus, déboussolés. *«Tout le référentiel autour de la mort, autrefois géré par la magie et la religion, a volé en éclat en l'espace d'une génération,* explique François Michaud-Nérard, directeur général des Services funéraires de la ville de Paris et auteur de *La Révolution de la mort* (éd. Vuibert). *Nos références culturelles parlent d'une mort chez soi,*

proche

entouré des siens. D'un convoi funéraire qui emmène le défunt vers un lieu de culte. D'un prêtre qui prononce des mots chargés de sens. D'une procession vers un cimetière avec les pierres tombales marquant précisément la frontière entre le monde des vivants et celui des morts.» Désormais, poursuit-il, *«les gens autour d'une sépulture ou avec leur urne dans les mains se retrouvent dans un état de sidération. Ils ont l'impression que quelque chose manque dans l'accompagnement de leur défunt.»* Comment en est-on arrivé là? La perte des repères religieux – 41 % des Français se déclarent athées ou non-croyants, 10 % sont pratiquants – n'explique pas tout. Et même si elle a toujours fait peur, la mort n'était pas mise à distance comme aujourd'hui.

Mort éclair…

Or, que se passe-t-il à présent? 80 % des personnes décèdent seules et hors de chez elles. 66 % des obsèques ne passent plus par un lieu de culte. 52 % des défunts vont directement de la chambre mortuaire de l'hôpital au cimetière et les convois funéraires se font rares. En une génération, on est passé de 1 % de taux de crémation en 1980 à 30 % en 2010. 83 % d'entre elles se font directement au crématorium. C'est ainsi que l'on passe du statut de défunt à celui de cendres en 1 h 30… Une disparition éclair, à l'image de l'évolution, extrêmement rapide, du marché et des pratiques funéraires. À l'instar de notre rythme actuel : on meurt comme on vit, de plus en plus vite. L'accélération perpétuelle du temps est conjuguée à la quête d'immortalité, que les progrès de la médecine semblent dans une certaine mesure actuellement confirmer. La mort, gérée par des opérateurs privés des services funéraires, est de plus en plus confiée à autrui.

… et par délégation

De l'organisation des obsèques aux condoléances virtuelles, tout peut être mandaté et même en ligne! La mort dématérialisée, renvoyée en un clic? Cela abrège-t-il les souffrances, celles des survivants? Pas vraiment. *«La cérémonie est faite pour les vivants, pour les aider à continuer à vivre,* explique le sociologue Tanguy Chatel. *À travers l'explosion du nombre de contrats d'obsèques, c'est désormais un partenaire qui prend la place de la famille. Épargne-t-on de la sorte ceux que l'on aime ou les prive-t-on d'organiser des obsèques, une tâche qui fait sens dans le travail du deuil? L'injonction est terrible lorsque les messages publicitaires disent que si vous ne préparez pas vos obsèques, c'est que vous n'aimez pas vos enfants! Nous sommes dans la tentation de l'illusion de maîtriser davantage sa mort que sa vie!»*

Le cycle de la vie

Et pendant que l'homme court vers la maîtrise de sa mort et la quête de son immortalité, la nature lui suggère son propre rapport au temps, différent. Plus il nie sa finitude, plus elle lui rappelle la limite de ses ressources naturelles, des espèces, l'obligeant du coup à se confronter aux siennes… *«Nous vivons une époque de grandes tensions et d'extraordinaires paradoxes vis-à-vis de la mort, et des trésors d'inventivité sont à trouver,* poursuit Tanguy Chatel. *Notre culture prométhéenne veut réussir à tout prix. L'être humain défie les dieux en repoussant ses limites et fait abstraction que l'homme n'est pas que puissant mais aussi vulnérable. La question de la mort, c'est l'acceptation de la finitude, de sa mortalité.»* Comment trouver un rapport moins tabou, plus simple, plus «naturel» avec la mort? *«Dans les pays anglo-saxons, les corps sont enterrés en pleine terre et les cimetières deviennent lieux de promenade où le cycle de la vie règne,* poursuit Tanguy Chatel. *Cet éco-système a quelque chose à voir avec l'écologie.»*

Témoin du désir de nature, l'apparition récente en France de lieux verts où des « arbres de mémoire » tiennent lieu de pierres tombales aux cendres des défunts. En haut et ci-dessus à Auray, en Bretagne, ci-contre à Pruillé, près d'Angers.

UNE MORT ÉCOLO ?

Une des tendances qui s'observe dans cette attente de « nouvelles funérailles » est en partie liée au concept d'enterrement naturel qui après avoir été développé outre-Atlantique, arrive en France. Eco-cercueils et urnes en matériaux biodégradables – carton, tourbe, bambou… –, si possible personnalisés, les choix se multiplient. Le souci serait de réduire l'empreinte écologique (et la facture économique). Tout comme la crémation, l'idée est plus poétique qu'écologique. Par suite de la non-obligation législative de présence de filtres adaptés, les crématoriums français « sans filtre » sont responsables du tiers du total des émissions gazeuses de mercure et de dioxine produites par les substances formolées employées pour la conservation chimique des corps. Ainsi que le formule non sans ironie l'écologue et polémiste Michel Tarrier, *« depuis que notre corps est infecté de médicaments, d'antibiotiques, de pesticides, de pièces rapportées et que notre carcasse est démesurément radioactive, notre décès est loin de mettre un terme aux effets nocifs dont nous sommes le vecteur tout au fil de notre vie indigne. Bien au contraire notre corps pestiféré n'est plus recyclable ! »* Si la mort écologique n'est pas encore pour demain, on peut toujours remettre du vivant, du lien, du rituel dans nos funérailles contemporaines. Un modèle de cérémonie de funérailles républicaines et civiles a vu le jour en Saône-et-Loire en 2009 avec le Comité des obsèques civiles. Des associations de soins palliatifs, des sites Internet ouvrent également des espaces de parole sur la mort et le deuil. Une réflexion nationale est en cours pour une valorisation paysagère des cimetières. Y planter des arbres de souvenir symboliserait ce cycle de la nature et des saisons, le lien entre la vie et la mort.

Cette science du vivant qui ne nous parle que de cycles, de finitudes avant renaissances. De saisons…

Un corbeau sur l'épaule

Qu'impliquerait alors, vis-à-vis de la nature, de changer notre regard sur la mort ? En quoi un changement de notre comportement face à l'environnement, à la nature modifierait-il notre rapport à la mort ? Ce lien ténu entre la vie, la mort et la nature, d'autres savent le faire vivre. Les Indiens d'Amérique ont toujours eu une conscience aiguë de leur mortalité. Eux qui ne démarrent pas une journée sans imaginer un corbeau posé sur leur épaule. *« Et si ça arrivait aujourd'hui ? »*, leur souffle à l'oreille ce symbole de la grande faucheuse. Il est fort probable qu'en répondant à cette question, nos choix pour une heure, une journée, une vie seraient tout autres que ceux que l'on fait au quotidien. Ils iraient à l'essentiel, à la conscience que nous sommes éphémères. Le temps redeviendrait précieux. *« Cela vous amène à vous connaître, et quand vous vous connaissez, vous connaissez l'essence de l'être qui donne accès à plus grand que vous, c'est-à-dire à la nature,* commente Gislaine Duboc. *Et quand on a accès à la nature, à l'ensemble de cette conscience que nous faisons partie d'un tout, alors on a envie de la protéger, comme on le fait avec ce que l'on aime. On est en conscience avec le vivant et la beauté. On a l'idée d'un futur et d'un investissement pour les générations futures. »* Penser à la mort, parler de la mort ? Essentiel. Vital. *« Car,* rappelle-t-elle en souriant, *il faut aussi avoir bien vécu pour bien mourir. »*

› **Lise DOMINGUEZ**

Pour en savoir plus :
Gislaine Duboc : conférence filmée sur http://philosophies.tv
www.salon de la mort.com
Cérémonies d'obsèques civiles et républicaines : http://01-comite1905.org rubrique Outils pratiques